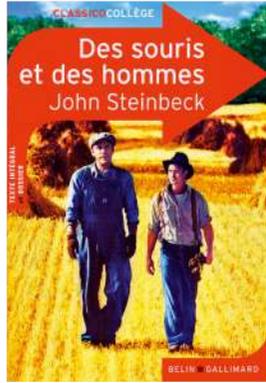


L'ÉQUATION DE LA SEMAINE

PAR AVRIL VENTURA



John Steinbeck

+



Édouard Louis

=



Simon Johannin

« **Moi j'ai jamais trop compris, c'est quoi l'histoire avec les chiens ici, pourquoi il y en a autant et aussi pourquoi ils sont toujours aussi gros.** »

Le premier roman de Simon Johannin fait la part belle aux animaux, autant qu'aux hommes qui les côtoient : chien, chat, cochon y sont tour à tour des compagnons d'infortune, des victimes, des menaces, parfois. Le narrateur y raconte une jeunesse à la campagne au milieu des ferrailleurs et des paysans, un quotidien de bêtes, de terre, de cuites, aussi. Il revient sur un été en particulier, où les cadavres de 46 brebis tuées accidentellement par les chiens du hameau sont entassés sous la tôle brûlante de la bergerie, dans l'attente de l'équarisseur. Les enfants du coin en feront un jeu : c'est à celui qui supportera le plus longtemps l'odeur entêtante de la « mort à moitié faite », enfermé dans la bergerie. Simon Johannin excelle à rendre compte de la dualité de l'enfance : la beauté de sa force vive,

l'insouciance de sa cruauté. Mais il sait aussi dépeindre, avec une poésie rageuse, la rudesse de cette vie de plein air, la peau brûlée par le soleil, le corps sec et nouveau des jeunes garçons au bord de l'eau. On retrouve dans son récit l'atmosphère des grands romans du sud de l'Amérique et de la Californie de Steinbeck, où les travailleurs sont à leur poste avant le jour et « en font plus que lui ». Quelque chose aussi du quotidien d'alcool et de misère – sociale, affective et sexuelle – décrit dans le premier roman d'Édouard Louis. Ici, les pères enseignent à leurs fils que, s'ils savent boire, ils sauront tout faire. Que les hommes, comme les chiens, sont tous des charognes en devenir, et qu'il faut d'ici là laisser la vie nous jaillir par tous les pores, le sang battre à nos tempes. Car « merde, dans toute chose il y a une part pour les anges ». ■

« L'ÉTÉ DES CHAROGNES », de Simon Johannin (Allia, 140 p.).